

La passoire des sentiments

Jérôme Schlossman

Number 6, 2008

Répondeurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2430ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schlossman, J. (2008). La passoire des sentiments. *Biscuit Chinois*, (6), 74–81.



Jérôme Schlossman

Maudit français dans la trentaine, professionnel de l'Internet, habitant de Ahuntsic et non du Plateau, attiré par le monde de l'invisible et du voyage, je ne fume pas, ne bois pas, bouffe bio et recycle tout ce qui ne bouge pas. Écrire est avant tout un acte thérapeutique, une façon de canaliser le désordre mental, mais aussi un fabuleux moyen d'épater la galerie, de faire rigoler les copains et d'émouvoir les copines.

la passoire des sentiments

Pour ceux qui ont travaillé dans les grandes entreprises, souvenez-vous des imbéciles qui changent leur message chaque jour pour dire la même banalité inutile, avec la date du jour comme seule différence.

« Bonjour ! Aujourd'hui le 20 février, je suis au bureau, mais incapable de prendre votre appel, alors blabli blabla... » Et voilà. Cinq minutes de perdues par jour, pour les téléphoneurs autant que le téléphoné.

Multipliez ces cinq minutes par le nombre d'imbéciles et vous obtiendrez la perte de productivité quotidienne de notre beau pays. Enfin bon, je dis ça, mais au fond, je m'en fous, je n'ai pas le téléphone sur ma ligne de montage.

Ce dont je me fous moins par contre, c'est que Geneviève fait pareil sur le répondeur de la maison. « Bonjour ! Aujourd'hui le 20 février, nous sommes à la maison, mais incapables de prendre votre appel, alors blabli blabla... » Et bien entendu, quand nous partons en vacances, qu'y a-t-il de plus indispensable que d'annoncer aux cambrioleurs éventuels que la voie est libre ? Ça me met hors de moi.

C'est sans grand rapport avec l'anecdote d'hier soir, mais il fallait que je le dise. Non, vraiment, sans raison, juste parce que j'avais besoin de le dire à quelqu'un.

Hier soir donc, un soir ordinaire comme tous les soirs

ordinaires de ma vie ordinaire, je revenais du travail, les doigts encore imprégnés de l'odeur de faux cacao que la compagnie met dans les 15 000 barres vaguement chocola-tées que j'emballerai chaque jour. Elle est belle ma contribu-tion à l'humanité ! Je mets sous carton des barres de sucre au gras, histoire de suractiver les hyperactifs et d'engrais-ser les obèses. Mon père avait raison, j'aurais dû faire des études.

« Vous avez un nouveau message », annonce solennel-lement la voix neutre du répondeur.

Le timbre était étrange, hésitant, et, comme beaucoup d'hommes habités par le syndrome du sauveur, j'ai été ins-tantanément captivé. La voix m'a enveloppé et le monde autour a disparu. Elle était à peine perceptible, empreinte de cette douceur unique qui me fait chaque fois chavirer. Je me suis senti happé comme on l'est par un trou noir.

« J'ai bien réfléchi, et peu importe comment je le dis, ça sonnera maladroit et ça fera mal, mais ma décision est prise et elle est irrévocable. »

Elle disait ne plus vouloir de cette relation qui la détrui-sait, qu'elle-même ne comprenait pas très bien comment c'était arrivé, mais que c'était arrivé et que, voilà, elle avait... elle avait rencontré quelqu'un.

« J'ai rencontré quelqu'un ». La phrase la plus uni-versellement terrible, celle que j'avais toujours redoutée, celle que n'importe quel cœur craint d'encaisser un jour : « j'ai rencontré quelqu'un ». Courte et définitive comme un crochet de boucher, suffisamment floue pour nourrir les pires fantasmes, suffisamment évocatrice pour annoncer des années de chaos.

Mon sang s'est transformé en goudron et un étau de plomb a immobilisé ma poitrine. J'étais figé, paralysé par l'impossible auquel on ne croit pas, mais qui se tient devant soi.

Vous souvenez-vous de ces images bibliques où la

foudre de Dieu s'abat sur les hommes ? Le ciel se durcit d'un coup et les ténèbres s'effondrent sur une population paralysée par la peur et l'incompréhension.

Voilà à peu près la toile qui a déchiré ma tête à cet instant. Pourtant, j'avais prévu, attendu même, l'écroulement de notre histoire pendant à peu près toute sa durée, pensant bêtement que ça atténuerait le choc le jour fatidique. Foutaises... ça ne m'avait en rien préparé émotionnellement. Anticiper une souffrance, ce n'est que la vivre plusieurs fois.

Oh, je sais ce que vous pensez. Prédire la rupture n'avait fait que la provoquer. Sans doute, oui. Moi aussi j'ai lu *The Secret* ! Mais si vous aviez connu Geneviève, vous comprendriez que je ne pouvais attendre une autre fin.

Geneviève était l'archétype de la femme qui me fait fondre d'un simple regard. Certains aiment les brunes, d'autres, les blondes ; moi, j'aime les folles. Le genre de filles qui dit « je t'aime » un matin pour vous quitter le soir même, celui de la Saint-Valentin si possible.

Et j'avais vécu avec un spécimen type pendant quatre ans. Nous n'allions pas de ruptures déchirantes en retrouvailles larmoyantes comme tout couple dysfonctionnel qui se respecte. Non, à la place, nous gâchions des soirées entières dans des dialogues farfelus, mais très peu hilarants.

Elle me disait : « J'aimerais tellement faire un grand voyage en Europe avec toi. Oh, pas maintenant bien sûr, mais d'ici deux ou trois ans, quand nos finances nous le permettront ». Elle s'arrêtait soudain, comme perdue, et puis continuait : « Écoute, j'ai bien réfléchi. Je ne crois pas qu'on devrait se voir en ce moment. Je ne suis pas sûre que notre couple fonctionne ».

J'avais rencontré Geneviève de façon banale. Amie d'amis, elle venait souvent aux soirées faussement déca-

dentes que nous organisons pour tromper l'ennui, la calvitie et l'embonpoint galopants. Lors d'une de ces réunions, une discussion avait éclaté sur les désagréments de Noël. Les cadeaux obligés, la musique insupportable, la famille insistante et les soupers interminables.

L'un de nous avait avancé l'idée saugrenue de remplacer la dinde par du *fish and chips*. Et tant qu'à ne pas faire les choses à moitié, d'aller en bouffer là où il se fait le mieux, c'est-à-dire à Londres. « Chiche » avait enchéri un autre, hilare. Personne ne s'était dégonflé et on était tous partis.

Dieu m'avait assis dans le train à côté de Geneviève. Je ne la connaissais en fait que très peu, mais la trouvais déjà adorable. Au lieu de l'assaisonner de mon discours habituel de dragueur de supermarchés, j'avais décidé de l'observer, incapable de faire disparaître le petit sourire attendri qui s'était formé au coin de mes lèvres sans que je m'en rende compte.

À peine assise, Geneviève avait étalé un paquet de photocopies sur sa tablette et s'était mise à les lire compulsivement. Après trois minutes, elle s'était écriée : « J'ai faim ! » et s'était jetée sur son sac à main. N'y trouvant rien de comestible, elle avait dit : « Oh, bah c'est pas grave, je vais dormir un peu » et s'était tournée sur le côté.

La sieste avait duré exactement quarante-cinq secondes. Geneviève avait subitement rouvert les yeux et demandé, comme si on était encore au milieu de la conversation entamée la veille : « Mais alors, que lui as-tu répondu au banquier ? » Sans attendre ma réponse, elle avait sorti un stylo de je ne sais où et s'était mise à griffonner sur une de ses photocopies. La scène n'avait pas duré cinq minutes, le train était encore en gare. C'est à cet instant que j'étais

tombé amoureux. Que voulez-vous ? J'ai toujours aimé les folles.

Cette attirance étrange me vient probablement de ce que j'appelle « le syndrome du sauveur ». Vous connaissez ? Le sauveur ressent envers les femmes d'apparence perdue ou fragile un instinct paternel qui lui fait d'abord pencher la tête en levant les sourcils, puis émettre un « oooooh... » attendri, presque plaintif. Il se précipite ensuite pour sauver le petit chat trouvé, prêt à lui donner sa maison, sa voiture, le NIP de son compte en banque et, bien entendu, sa propre personne en sacrifice.

En quelques secondes, le cerveau du sauveur projette un modèle de délicatesse et le film de sa vie, le tout avec une précision qui ne tolère aucune contradiction. Il se croit certain de tout savoir sur l'objet de son désir et accorde une crédibilité totale à ce qui n'est bien entendu que le fantasme de sa propre rédemption (parfaitement, j'ai lu Freud. Tout de suite après *The Secret*.)

Je vois d'ici votre sourire narquois ou révulsé et je le comprends. Vous vous dites, « Il fait pitié ce type ! ». Je suis bien d'accord ! Mais voyez jusqu'où peut aller notre fascination pour la pureté. De la femme-enfant au chaton tombé de l'arbre, on a tous quelque chose d'Humbert Humbert en soi.

Moi, je m'étais spécialisé dans les chatons, non pas tombés de l'arbre, mais du mur de l'asile. La petite chose instable d'apparence inoffensive, mais complètement secouée du bocal. Et Geneviève en était l'incarnation parfaite.

Geneviève pouvait se résumer par cette vieille blague qui ne fait rire que moi :

— Allô docteur, je vous appelle parce que j'ai des trous de mémoire.

— Vous avez des trous de quoi ?

— Quoi quoi ?

Impossible de planifier quoi que ce soit avec une pareille passoire. Ah çà ! J'avais gagné le pompon. La reine des girouettes me faisait tourner en bourrique, et j'aimais ça.

Pourtant, après quelques années, notre relation était devenue hypothétique et déséquilibrée au-delà du charmant. Je ne voulais plus sauver ma compagne et le quotidien était devenu source d'inquiétude constante.

Je ne suis même pas sûr qu'on s'aimait encore. J'en étais venu à souhaiter la rupture, mais en esprit seulement, comme pour évacuer un peu de pression, tout en préservant l'équilibre instable des apparences.

Geneviève ne passait plus ses soirées qu'au téléphone avec ses amies. Et sa façon de changer de sujet dès que j'entrais dans la pièce suffisait à me convaincre qu'elle parlait de moi, et en mal. Après tout, on ne parle bien de quelqu'un qu'en mal.

De mon côté, j'espérais autant que je redoutais un coup de pouce mystérieux qui nous aiderait à couper le cordon neurotoxique qui nous tenait encore ensemble. Jusqu'à ce soir et ce message.

Le message s'est terminé par un soupir.

Je suis resté immobile pendant un temps indéfini. Ma vie venait de s'écrouler. J'étais complètement perdu. Au loin, le téléphone sonnait, s'arrêtait, puis sonnait de nouveau.

Après plusieurs minutes, le bip strident de la sonnerie me sortit enfin de ma torpeur. J'ordonnai un coup de fouet à mes neurones pour qu'ils réveillent mes membres.

— A-a-allô ?

— C'est moi, chéri. Je rentrerai un peu plus tard ce soir. Un dossier à finir au bureau.

— Euh, oui, da-da-d'accord Geneviève.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Ça va ? J'ai appelé il y a une minute, mais c'était occupé. Qu'est-ce qui se passe ? Tu as l'air bizarre.

Non, non, tout va bien. J'écoutais le répondeur. Il y avait un message, mais c'était juste un faux numéro. Dommage...